

LE JOUR, 1947
11 Septembre 1947

BUCOLIQUE

La pluie de l'autre nuit sur la montagne, espérée, attendue, nous en avons retrouvé les merveilles à l'aube. Le soleil pointait lorsqu'un garçon de quinze ou seize ans, grave comme le bonheur, parut sur la route avec un beau chien-loup, ivres tous deux de respirer l'odeur de résine, de menthe et de verveine de la terre mouillée.

« Ce n'était jamais arrivé avant la fête », cria de loin un vieux paysan l'air heureux, un homme qui est pour nous un compagnon rustique, un grand gaillard de druze quinquagénaire, sentencieux comme le Livre des Proverbes, matinal comme les passereaux et qui sait le temps. « Ce n'était jamais arrivé avant la fête » (de l'Exaltation de la Croix). Car, la pluie, au Liban, avant le 14 septembre est de toute rareté. C'est un bienfait des dieux, un signe dans le ciel.

Il a donc plu à verse l'autre nuit et jusqu'aux petites heures du matin. C'est pourquoi, pour le lecteur blasé et pour celui qui ne l'est pas, nous écrivons ces lignes dans une relative euphorie, devant un paysage lavé où, à grands coups de pinceau, s'installe superbement le soleil.

De raconter cela, ce n'est pas du journalisme bien sûr, mais c'est de la lumière et c'est de la vie. En un temps où tout ce qui ennoblit est si mesuré, si compté, il est bon que chacun en ait sa part.

Au jardin, les dahlias géants, frais et droits sur leur pédoncule d'une coudée, sont immobiles. Derrière les haies, l'ossature capricieuse et sombre des poiriers sauvages prend du relief sous le maigre feuillage. Au flanc des collines, dans la vallée, tout est vert et doré, des crêtes aux cyprès et des pins aux figuiers et aux vignes où des taches brunes, faites du déclin des sèves, marquent la saison.

Et sur la mer de nacre, au loin, un navire qui arrive trace le demi-cercle de son sillage comme un arc-en-ciel dans l'eau.

Quelle est doc la dure loi qui nous impose de ne parler seulement le matin que des malheurs des nations et de la détresse du monde ?